



THÉÂTRE

Premier arrêt pour *Lipsynch*
de Robert Lepage

Page E 2



DANSE

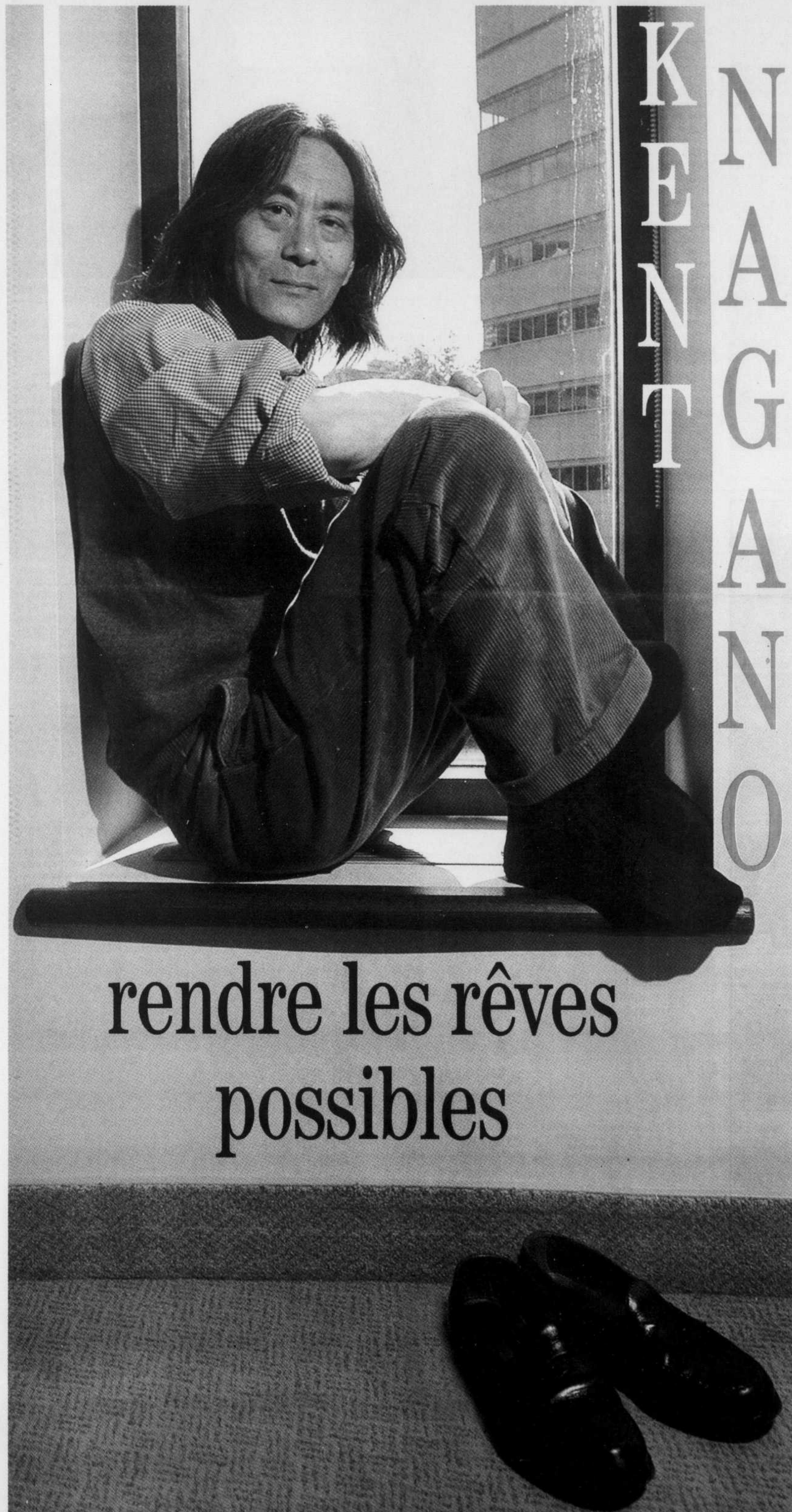
La tauromachie d'Israel
Galván

Page E 4

CAHIER

E

CULTURE

rendre les rêves
possibles

En entrevue exclusive
au Devoir, le chef
de l'Orchestre
symphonique de Montréal
dresse le bilan
de sa première saison

CHRISTOPHE HUSS

À la fin de la saison régulière de la première année de mandat de Kent Nagano, un constat s'impose: la salle Wilfrid-Pelletier a affiché complet à plusieurs reprises cette année, si bien que, lorsque l'OSM annonce une augmentation de 15 % des billets vendus, Kent Nagano a de quoi se réjouir de ce succès comme des retombées de sa première tournée pancanadienne avec son nouvel orchestre.

Privilage consenti au *Devoir*: l'acceptation de la présence d'un journaliste à une répétition. Notre demande de septembre 2006 vient finalement d'être exaucée. En ce lundi de la fête des Patriotes, Nagano travaille les trois derniers mouvements de la 2^e Symphonie de Mahler. L'équipe de télévision venue filmer le déploiement du chœur repartira bredouille, car Kent Nagano travaille d'abord le mouvement lent, *Urlicht*.

Kent Nagano n'est pas du genre à brasser le monde. Tout ce qu'on a dit de lui est vrai: il sait ce qu'il veut, travaille avec minutie les dosages d'instruments. Il est à la fois poli, détendu mais ferme et sait trouver des images parlantes pour décrire le caractère musical souhaité. Comme nombre de chefs d'opéra — et à l'image de l'un de ses prédécesseurs à Munich, Wolfgang Sawallisch —, il chante lui-même, dans *Urlicht*, le solo de la mezzo-soprano (absente ce soir-là), aidant ainsi l'orchestre à mieux calquer son accompagnement.

En entrevue, aussi, Kent Nagano est posé. Il faut parfois laisser le temps au temps. Au sujet de la présence d'un nouveau premier violon pour les deux derniers concerts de la saison, le chef explique qu'il est le premier de «cinq ou six candidats» retenus pour occuper la chaise laissée vacante par Jonathan Crow.

Des postes à l'OSM, il y en a dix à pourvoir. Sur douze auditions (d'abord nationales, puis internationales) tenues cette saison devant comité, seules deux ont abouti à une embauche. Beau sujet de réflexion pour nos édiles: à quoi cela sert-il de former des hordes de musiciens si, le moment venu, ils sont si loin du niveau suffisant pour intégrer l'OSM (notre phalange d'élite) que 80 % des auditions aboutissent à un constat d'échec?

L'esprit d'équipe

L'orchestre, par convention, doit comprendre 92 musiciens. Le but de l'OSM est d'en compter 95. Les postes vacants sont remplis pour l'heure par des surnuméraires. On ne fera pas se prononcer le chef sur l'effectif idéal d'un orchestre, ni sur le fait de savoir si cet effectif est le même dans une salle à forte déperdition sonore comme Wilfrid-Pelletier ou une salle à bon rendement sonore, profil espéré de la nouvelle «adresse symphonique».

La salle, Kent Nagano en parle, évidemment. Le sujet figure au premier rang de ses déceptions: «J'ai maintenant une meilleure idée des salles à notre disposition à Montréal. Il y a des salles pires que Wilfrid-Pelletier dans le monde, mais, quand même, je sens une urgence à bien mettre l'accent sur ce projet de nouvelle salle. Pour faire grandir un orchestre, il faut que les musiciens puissent s'entendre. Il y a un vrai problème dont je me suis finalement rendu compte: pour les cuivres et les vents, selon leur position sur scène, la balance change radicalement. Comment travailler sur l'homogénéité du son si l'écoute est différente à un mètre près? Ce n'est pas impossible et je ne me plains pas. Ça fonctionne depuis des années comme cela... Mais en pensant au développement de l'orchestre en tant qu'ensemble, je ressens une certaine urgence à encourager l'évolution du projet en cours.»

Parmi les satisfactions, le chef cite «l'orchestre, le public et la chaleur de la communauté montréalaise». Cela pourrait être un cliché, mais on le sent sincère: «La première impression n'est pas toujours la bonne dans la vie, mais là il n'y a pas de doute. Je connais maintenant plus de musiciens et nous parlons. La tournée a renforcé l'esprit d'équipe. Au-delà des notes il y a l'esprit collectif, la respiration, le fait de sentir ensemble la liberté dans la musique. Sur tous ces points l'orchestre a fait de remarquables progrès.» La tournée a aussi encouragé les plus hautes ambitions: «Une tournée pousse à jouer de mieux en mieux chaque jour. C'est un bon moyen de voir le potentiel d'un orchestre et, là, on est loin d'entrevoir la fin de ce potentiel.»

Rêver

Kent Nagano travaille-t-il confortablement avec la convention collective signée juste avant sa venue? «Les règlements sont donnés, il faut les respecter. Le secret est de faire la planification le plus efficacement et le plus en avance possible. Un comité de musiciens travaille étroitement avec moi pour regarder le planning et, s'il y a une situation compliquée, trouver des solutions. Après huit mois, je peux dire que ce travail fonctionne remarquablement.»

C'est une évidence que la première saison du chef a été menée sur un grand pied: *Tristan et Isolde* de Wagner, les *Gurrelieder* de Schoenberg, la 2^e Symphonie de Mahler, la *Symphonie alpestre* de Strauss. Les rêves de grandeur seront couverts en partie par la subvention exceptionnelle du Conseil des arts du Canada, avec 1,7 million supplémentaire pour les deux saisons 2006-07 et 2007-08.

Mais en supposant que le budget soit équilibré cette

VOIR PAGE E 2: NAGANO

CULTURE

Festival TransAmériques

Romeo Castellucci, l'alchimiste

Le festival propose la toute récente création de Castellucci: Hey Girl!, un regard déjanté sur l'Ève nouvelle...

MICHEL BÉLAIR

Partout où il passe avec sa compagnie Societas Raffaello Sanzio, Romeo Castellucci suscite la controverse. C'est que l'homme de théâtre italien ne fait pas dans la dentelle ou le divertissement. Il aime provoquer, remettre brutalement en question les idées reçues sur tous les sujets — c'est lui, par exemple, qui fait souvent circuler des animaux vivants sur scène — en déconstruisant la narration théâtrale conventionnelle. En confrontant le spectateur — en l'agressant, disent certains —, Castellucci fait de la scène, et du théâtre, un «lieu du surgissement»...

Accueillis dans tous les grands festivals du monde, ses spectacles prennent forme sur des immenses plateaux et touchent souvent la mythologie, la religion et les grands rituels qui ont marqué l'histoire de l'humanité. Lors de son dernier passage au FTA en 2002, par exemple, il avait présenté un travail particulièrement échevelé, ou décoiffant selon le cas, sur la Genèse.

Romeo Castellucci est une sorte d'alchimiste qui se permet de toucher tout aussi souvent au grandiose qu'au grotesque. Et l'on peut dire qu'avec les années, il est devenu aussi immense que ses spectacles sur la planète Théâtre.

Petite forme

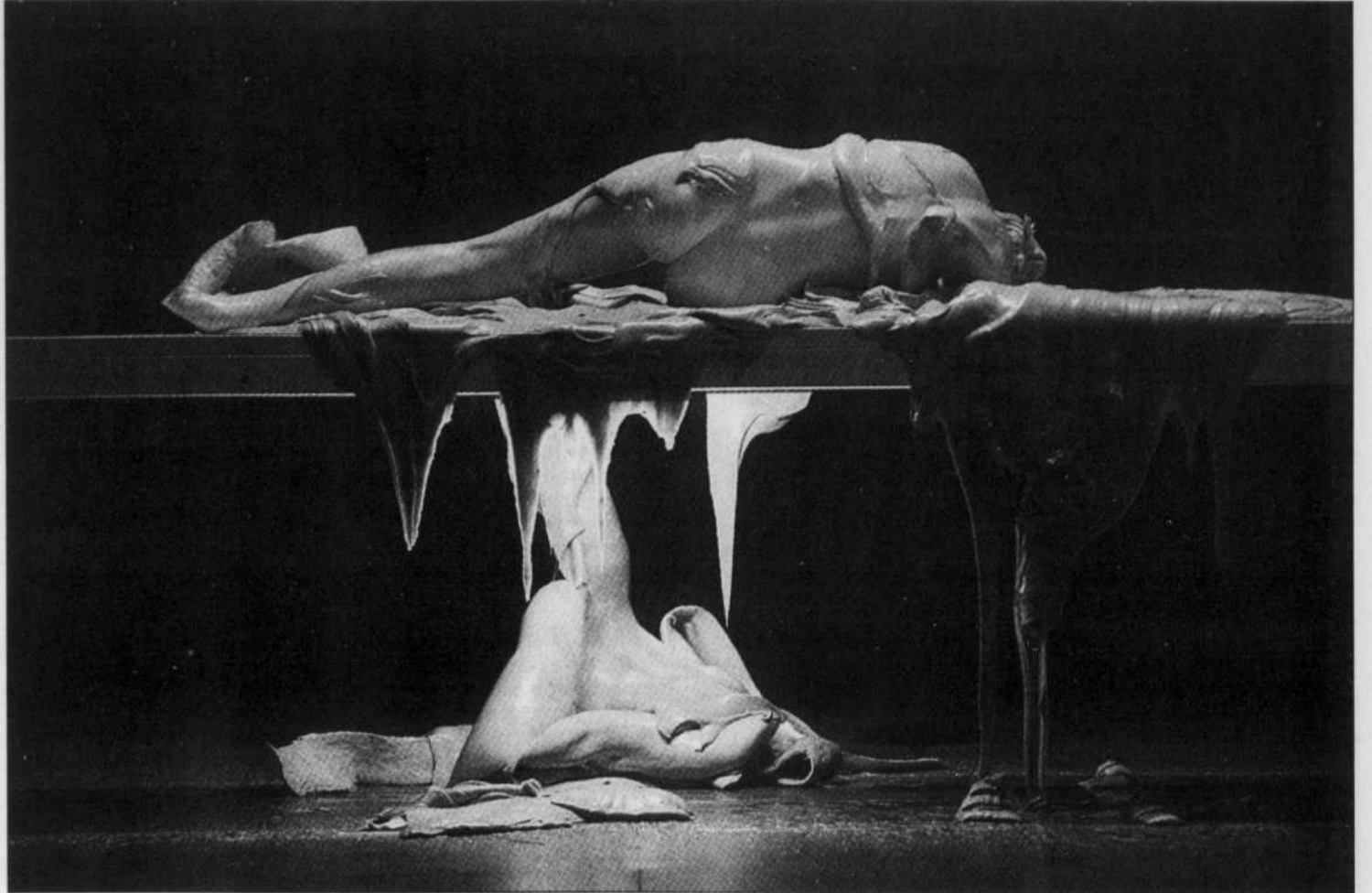
Quand on parle de lui, habituellement, c'est en référence à un théâtre total qui met toujours en relief ses origines de plasticien. Profondément ancré dans la vie d'aujourd'hui, même quand il plonge

aux racines de nos mythes communs, son théâtre inclut arts plastiques, musique contemporaine, philosophie, danse et fantasmagories technologiques. Castellucci est un artiste global, «un pèlerin de la matière», comme il le dit lui-même dans ses écrits théoriques sur le théâtre. Joint chez lui par téléphone, le «penseur praticien» s'est révélé être un homme aussi agréable et touchant que rigoureux...

Quand je lui demande de nous situer d'abord le *Hey Girl!* qu'il présente cette année au festival par rapport à ce que nous connaissons déjà de son travail — le FTA a reçu *Oresteia* en 1997 et *Genesi, from the Museum of Sleep* en 2002 —, Romeo Castellucci parle de profondes différences. «*Genesi... était un travail sur l'influence d'un livre, la Genèse; un travail sur la forme et sur l'importance du rôle des mythologies et des religions* [en deux gigantesques tableaux occupant toute la scène du TDP]. *Ici, c'est très différent puisque Hey Girl! est une "petite forme". C'est un spectacle qui s'inspire de la matière du quotidien et qui raconte la journée d'une jeune fille, la transfiguration de cette journée à partir du moment du réveil...*»

Hey Girl! s'installe sur un plateau presque nu, poursuit-il. Avec une seule comédienne, qui se dédouble plus tard, et quelques statues et ombres aussi. Mais c'est encore et toujours un travail sur le mouvement et sur les images dans lesquelles s'incarnent les symboles. Castellucci dira qu'il ne raconte pas vraiment d'histoire. Lui, il fait surgir. Il fait voir.

Si nous avons affaire à une jeune



HERST-MANNINGER

Dans *Hey Girl!*, Romeo Castellucci fait des choix étonnants soulignés abondamment par les journaux européens.

filles anonyme — on ne saura jamais son nom — qui semble naître d'une masse informe, elle est rapidement «traversée», «habitée» comme toutes les femmes, par une série de personnages presque mythologiques, comme Jeanne d'Arc, Juliette (celle de Roméo, évidemment) ou la Vierge. C'est une jeune fille ordinaire qui est aussi le symbole de toutes les femmes. Une sorte de nouvelle Ève...

«C'est un travail sur la gestuelle féminine, reprend le metteur en scène, sur l'image même de la jeune fille. On voit les symboles qui surgissent à travers ses gestes les plus quotidiens... J'ai aussi voulu mettre en scène des objets tirés du passé mythologique de la femme. Comme des symboles de pouvoir, par exemple, sous la forme d'une grande épée qui sera trop lourde à porter, comme si c'était un symbole trop lourd à assumer... En fait, j'ai travaillé aussi sur la polarisation des signes. Sur l'ombre et la lumière.»

D'accord. Mais une «petite forme»? C'est quand même étonnant, non, de voir Romeo Castellucci donner dans le dépeuplement...

La trahison du langage

«C'est d'abord une petite forme parce que le spectacle ne met en scène que deux comédiennes dans un décor minimaliste. Et ce l'est aussi

par la durée, puisque *Hey Girl!* tient en une heure dix... J'avais le goût d'explorer une petite forme parce que cela appelle l'intimité, les petits mouvements intérieurs et les rapports intimes entre le spectateur et les éléments du spectacle. Explorer cela, c'est un peu mettre en lumière, en les faisant surgir, les petits liens ténus et souvent inconscients entre les choses et entre les gens. Pour vous donner un exemple, disons que, même si le spectacle est court, on aura tout le temps pour saisir différents niveaux de lecture dans chaque image...»

Au téléphone, la voix de Castellucci à quelque chose de rauque. Surtout lorsqu'il s'enflamme en de longues phrases, précises, émaillées de petits détails plus pertinents les uns que les autres. Cet homme brûle... Il dira des choses fabuleuses que j'ai à peine le temps de noter. Entre autres que le spectateur doit s'impliquer dans le spectacle. «Le spectateur est regardé par le spectacle tout autant qu'il le regarde. Il y a un échange fondamental qui court entre les deux, dans les deux sens: sinon, le théâtre n'est plus qu'un objet de communication. Univoque. Moi, je pense que le théâtre est beaucoup plus global comme expérience. Quand il y a vraiment théâtre, il y a interruption de la communication et passage à un tout autre niveau...»

Hey Girl! se situe donc aux antipodes de *Genesi...* «qui mettait en scène une mécanique tragique, une machine, et la machine était sur le plateau». «Ici, poursuit Castellucci, la mécanique du spectacle est presque invisible: le spectacle met en relief la gloire des petits gestes. Et pour marquer cela bien clairement, j'ai choisi de détourner les mots des textes auxquels je fais appel.» Rien de moins.

Même à plus de 6000 km de distance et malgré les fluctuations de la ligne entre le centre-ville et la péninsule italienne, Romeo Castellucci parvient à surprendre, il faut bien le constater. Avec son accent rugueux et dans ses constructions de phrases étonnantes pour quelqu'un qui ne parle français qu'occasionnellement, il m'explique que son spectacle se veut aussi «une critique radicale du langage à travers les mots de Shakespeare». Parce que «le langage est l'ennemi de l'amour et de la personne». Et que c'est cela qu'il a choisi d'inscrire sur scène.

«Juliette est seule. Et pour faire sentir encore plus intensément sa solitude, j'ai établi une sorte de correspondance détournée entre les mots et ce qui se passe dans la scène du balcon de Roméo et Juliette. Les mots du texte de Shakespeare n'ont plus aucun rapport avec ce que verra le spectateur. On verra une fem-

me d'aujourd'hui. Une femme symbolisant la solitude liée à la condition humaine...»

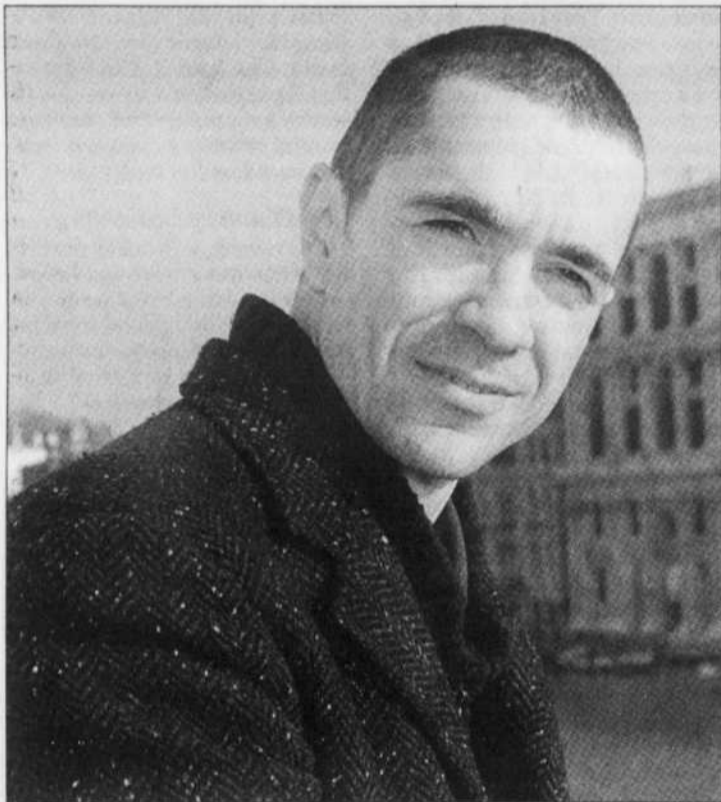
Ailleurs aussi, dans *Hey Girl!*, Castellucci fait des choix étonnants soulignés abondamment par les journaux européens qui, selon leur orientation, applaudissent, constatent ou marquent négativement le fait, par exemple, de voir «Jeanne d'Arc» asperger un sabre de Chanel n° 5. Ou encore le fait de voir surgir une presque *Vénus* de Botticelli de la grande masse gélatineuse du début de spectacle...

Disons qu'on vous laisse vous faire votre propre idée là-dessus... en vous souhaitant de réussir à trouver des billets!

Le Devoir

HEY GIRL!

Conception, scénographie et mise en scène: Romeo Castellucci. Avec Silvia Costa et Sonia Beltran Naples. Musique originale: Scott Gibbons. Éclairages: Giacomo Gorini. Une production de Societas Raffaello Sanzio présentée en français à l'Usine C les 3, 4 et 5 juin à 20h. Le public est invité à rencontrer Castellucci de 17h à 18h30 à l'agora du foyer des sciences de l'UQAM, le lundi 4 juin. Rens.: 514 842-2112.



SOURCE FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

Le metteur en scène Romeo Castellucci

L'OFF

FESTIVAL DE JAZZ

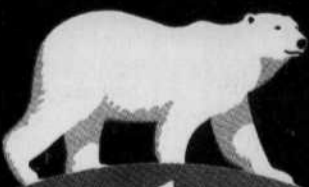
de Montréal

8^e ÉDITION

22 juin au 1 juillet 2007

billetteries

ARTICULÉE 1182 St-Laurent
L'OBlique 4333 Rivard
L'ÉCHANGE 713 Mont-Royal E



BORÉALE

Québec

Canada

Montréal

LE DEVOIR

LITTÉRAIRE

BonjourMontreal.com

22 JUIN

Duo Steve Amirault, Jim Vivian
20 h - Lion d'Or
Jean-Nicolas Trottier Big Band
21 h 30 - Lion d'Or

23 JUIN

Classe de maître de piano
Jean-Christophe Cholet (France)
13 h - O Patro Vys

Jean René Trio à cordes
17 h - Pub Saint-Ciboire

Trio Jean-Christophe Cholet
(FR/Suisse)
20 h - O Patro Vys

Frank Lozano Quintet
21 h 30 - O Patro Vys

OFF JAM
23 h 30 - O Patro Vys

24 JUIN - Journée entrées libres

NDE
17 h - Pub Saint-Ciboire

Rémi Bolduc Quartet et Yannick Rieu
20 h - Lion d'Or

Jazz poésie et musique libre
21 h 30 - Lion d'Or

Pierre-Yves Martel Quartetski Does
Prokofiev
23 h - O Patro Vys

25 JUIN

Gabriel Lambert Trio
17 h - Pub Saint-Ciboire

Artie Roth Quintet (On)
20 h - Lion d'Or

Ivanhoe Jolicoeur - Bathyscaphe
21 h 30 - Lion d'Or

Grogg - Lauzier - Gouband
23 h - O Patro Vys

26 JUIN

Gaétan Daigneault Organ Quartet
17 h - Pub Saint-Ciboire

Janis Steprans Quintet
20 h - Lion d'Or

Kris Davis Quartet (Etats-Unis)
21 h 30 - Lion d'Or

Geordie Haley's Every Time Band (On)
23 h - O Patro Vys

27 JUIN

Classe de maître en chant improvisé
avec Christine Duncan
13 h - O Patro Vys

Lancement DVD Etymologie
17 h - Lion d'Or

Damian Nisenson Trio
20 h - Lion d'Or

Jean Derome et Les Dangereux Zhoms
21 h 30 - Lion d'Or

Duo Soletti Besnard + N.Claveau (FR)
23 h - O Patro Vys

28 JUIN

Ensemble Lent Prompt
17 h - Pub Saint-Ciboire

Thom Gossage - Other voices
20 h - Lion d'Or

Joel Miller - Mandala Project
21 h 30 - Lion d'Or

Hiatus + l'Oeil de verre
23 h - O Patro Vys

29 JUIN

Carl Naud
17 h - Pub Saint-Ciboire

Joe Sullivan Sextet
20 h - Lion d'Or

André Leroux Quartet
21 h 30 - Lion d'Or

Pierre Labbé + Marie-Hélène Parant
23 h - O Patro Vys

30 JUIN

Anna Webber - No Phone
17 h - Pub Saint-Ciboire

New Dreams (FR)
20 h - O Patro Vys

Sage Reynolds Quartet
22 h - O Patro Vys

OFF JAM
23 h 30 - O Patro Vys

1^{er} JUILLET

Samuel Blais
17 h - Pub Saint-Ciboire

Jean-François Groulx quintette
20 h - Lion d'Or

Reiner Weins - Follow Follow Sextet
21 h 30 - Lion d'Or

www.LOFFfestivaldejazz.com

CULTURE

DANSE

La tauromachie d'Israel Galván

FRÉDÉRIQUE DOYON

La rumeur prend des airs de prophétie à mesure qu'elle s'approche de sa venue dans le cadre du Festival TransAmériques: Israel Galván, danseur des danseurs, incarnerait un flamenco nouveau, plus qu'une simple modernisation au goût du jour, tel qu'il en pullule depuis quelques années. Avec *Arena*, il vient pour la première fois à Montréal proposer sa lecture — ou plutôt son senti — de la tauromachie, autre pratique profondément ancrée dans l'inconscient hispanique, entouré d'une vingtaine de musiciens et chanteurs, tel un chœur antique.

«Je voulais explorer le climat de la tauromachie, me confronter à un univers près du flamenco selon mon propre point de vue», explique-t-il en entrevue au *Devoir* avec une simplicité charmante. [Le titre] renvoie à plusieurs choses: à l'arène de la période antique et romaine et au lieu où il se passera quelque chose. Il n'est pas là pour juger le rituel, ni pour le mettre en scène, mais pour le vivre physiquement et à travers la musique. «Je ne raconte pas une histoire. Si je choisis un thème, je le développe par le biais de mon corps et de la musique.»

Un duel

La pièce se déroule en six volets, dont trois doivent leur titre aux noms de taureaux qui ont tué des toréadors célèbres: Bailador, qui donna la mort à Joselito El Gallo en 1920; Granaino, qui tua Ignacio Sanchez Mejias en 1934; et Poca-peña, qui encorna Manuel Granero en 1922. Les autres tableaux sont



Israel Galván dans Arena

DIEGO GARCIA

consacrés à l'espace de l'arène (*Burlero*), au silence et à la respiration (*Playero*) et enfin au chant du cygne (*Cantinerero*), interprété sur un *paso doble*.

Ce duel crucial recèle un danger, une part de risque récurrente dans le travail d'Israel Galván qu'il transpose esthétiquement. En d'autres mots, il s'agit moins d'un duel entre lui et la bête qu'entre son œuvre et le public.

«Le risque se trouve dans le fait que le public décide, il peut tuer spirituellement l'artiste», affirme le danseur et chorégraphe. Chaque décision qu'on prend est liée à un danger. Un peu comme dans une corrida, on ne sait jamais ce qui va se passer d'une seconde à l'autre. C'est ce que j'ai voulu créer avec mes danses.»

Tombé dans la potion flamenco quand il était petit, Israel Galván

porte en lui les racines de la tradition, celles transmises par ses parents, un père andalou et une mère gitane andalouse, danseurs tous les deux. Né à Séville en 1973, il a pourtant mis du temps à cueillir cette vocation, soit vers 1990. Il avait 17 ans. Il cumule rapidement les prix et est sacré grand rénovateur du flamenco dès sa première création en 1998.

«Je ne pensais pas que je deviendrais danseur», confie-t-il. Il l'était déjà si naturellement, a-t-on envie d'ajouter. «À l'école, comme tous les autres enfants, j'adorais le football.» Ce qui fait écrire à son dramaturge, Pedro Romero, qu'«Israel apprend plus de la danse en assistant à une partie de football [...] que dans une académie moderne.»

À partir de ces racines à pour- tant poussé une danse singulière,

qui renverse les canons de l'art et fait naître des formes et postures inédites: une danse exécutée pieds nus, une cambrure à la limite du déséquilibre, des gestes brutalement interrompus, suspendus dans le silence et l'immobilité, traits qui lui ont valu le titre de «Nijinski du flamenco».

«Je n'ai jamais eu l'intention de fusionner les styles, comme le flamenco et la danse contemporaine, insiste-t-il. Mais je veux une liberté de mouvements, même si elle repose assurément sur l'énergie flamenca.» Il cite ses maîtres du début du siècle, les Carmen Amaya et Vicente Escudero, et se réclame aussi des *alegrías* de Mario Maya, dont il a intégré en 1994 la *Compañía Andaluza de Danza*, et la *solea* d'El Farruco, autre figure mythique. Mais Galván, l'instinctif qui raffole de cinéma, est avant tout un artiste de son temps, et part donc d'une exploration de son propre corps. «Il faut donner à l'énergie flamenca toute sa liberté; il ne faut pas rester enfermé dans la forme.»

Sur le site Web de sa compagnie, en exergue de sa biographie, il s'exprime avec justesse: «Un artiste flamenco, aujourd'hui, n'a plus l'occasion de se former dans les fiestas, les tablaos, les réunions privées. Je suis allé au lycée, j'ai Internet, je suis fou de cinéma, nous n'avons plus les mêmes références.»

Le Devoir

ARENA

Les 5 et 6 juin au Théâtre Maisonneuve dans le cadre de Trans-Amériques

Vagues de fond

Prêt de studio, offre d'expertise, soutien organisationnel: une vague de parrainage entre compagnies mieux établies et chorégraphes en ascension déferle sur le milieu de la danse, histoire de se serrer les coudes quand le financement peine à se rendre jusqu'à la relève.

Deux invités du Festival Trans-Amériques en témoignent: Antonija Livingstone, parrainée par Daniel Léveillé Danse à l'instigation de sa directrice générale, Marie-Andrée Gougeon.

«L'idée, c'est de le faire quand un artiste est prêt, de ne pas le faire attendre parce que tout [le financement] est bloqué», explique le chorégraphe Daniel Léveillé.

Ce soutien (surtout d'ordre organisationnel) a tellement bien fonctionné que la principale intéressée rue dans les brancards chorégraphiques en Europe, alors qu'au Québec elle restait jusqu'ici confinée à la scène underground.

«C'est le pendant féminin de Benoit Lachambre» (dont la notoriété s'est aussi bâtie principalement en Europe), lance Léveillé. Si bien que la créatrice est devenue nomade «pour faire circuler les idées» et se sent maintenant plus chez elle à l'étranger, à Berlin où elle œuvre comme dramaturge ou en France où elle entamera sous peu une résidence.

«Même si les choses ont changé et continueront de le faire en France, on se sent à la maison là-bas à cause des relations avec nos producteurs et de l'esprit d'expérimentation autour de la création», rapporte, dans un français cassé, la jeune artiste originaire de Vancouver.

Avec la New-Yorkaise Heather Kravas, amie de longue date, elle développe une «conversation chorégraphique» depuis plus de quatre ans. Le mot «corps» revient très souvent dans le discours des deux femmes — corps humain, corps de la danse, corps politique —, qui se réclament des mouvements fémi-

niste et queer, et de l'esprit d'expérimentation. Leur credo? «Protéger la vulnérabilité, l'écoute du corps et de l'autre», indiquent-elles.

La comparaison entre Livingstone et Benoit Lachambre pourrait aussi s'étendre à la singularité du langage, très près de la performance, qu'ont en partage ces deux artistes, qui ont d'ailleurs travaillé ensemble. Présentée à compter de ce soir, xxx... — a situation for dancing se décline en quatre soirées, comme quatre volets d'une même œuvre en constante évolution, seul «format» qui convienne à cette fresque improvisée à partir de consignes pré-établies, de la méditation et de jeux de hasard à la Cage-Cunningham.

Les deux femmes, avec la contribution d'invités spéciaux, déconstruisent les canons de la danse, déjouent les attentes du spectateur et dépassent les identités féminines ou masculines, le tout dans une perspective «pas tant cynique que

sceptique et ludique». «C'est le contexte qui crée l'identité. Si on change le contexte, l'identité d'une femme, d'un homme, d'un héros ou d'un vilain peut changer. xxx... — a situation for dancing, c'est pour tous les rôles possibles que les gens peuvent jouer dans leur propre vie.»

D'autres horizons

Une esthétique et une démarche bien différentes nourrissent *Le Crépuscule des océans*, création de Daniel Léveillé. Bien qu'en continuité avec ses deux pièces précédentes — et d'abord pour la poésie de leur titre: *Amour, acide et noix* et *La Pudeur des icebergs* —, la nouvelle œuvre pointe vers d'autres horizons chorégraphiques.

«Elle [la création] va ailleurs, même si en partie elle recoupe les deux autres pièces, il y a vraiment une ouverture sur autre chose, confie le chorégraphe. Ça ne sera jamais le «free flow» chez Daniel Léveillé, mais on est plus dans un mouvement coulant.»

Les œuvres précédentes nous aspiraient dans la mécanique de la danse, avec une rigueur telle qu'elle en dégagait une profonde beauté. Le nudité des danseurs mettait au jour l'anticipation, la préparation des mouvements, des sauts avec arrêts fréquents dans la danse brute. Cette fois, une certaine fluidité fait son chemin dans l'œuvre du chorégraphe, évoquant le mouvement de l'océan et appelant la musique romantique de certaines sonates de Beethoven.

«[La métaphore de] l'océan, c'était pour le mouvement particulier d'une masse, cette espèce de vague qu'on peut imaginer, des vagues de fond. Il y a des sections de la chorégraphie — qu'on appelle les vagues d'ailleurs — où les interprètes viennent par deux ou trois nourrir une séquence, et on a l'impression de quelque chose qui, à la fin, nous submerge.»

Cette nouvelle matière gestuelle a alimenté un changement de regard chez le chorégraphe, qui a soudain senti le besoin, dans quelques sections de son œuvre, de rhabiller ses danseurs, maintenant, depuis *Amour, acide et noix*, dans leur plus simple appareil. (Un costume que chérit d'ailleurs aussi Dave St-Pierre, danseur de la compagnie de Léveillé pendant longtemps.)

Quant au choix musical, le chorégraphe a capté au vol le défi immense lancé par un monument de la danse du XX^e siècle. «Balanchine avait dit qu'on pouvait chorégraphier sur n'importe quel compositeur sauf Beethoven.» Alea jacta est!

F. D.

LE CRÉPUSCULE DES OcéANS

Création de Daniel Léveillé Jusqu'au 5 juin à l'Agora de la danse, à 20h

XXX... — A SITUATION FOR DANCING

D'Antonija Livingstone et Heather Kravas Jusqu'au 5 juin au Théâtre La Chapelle, à 22h

LA SAISON 2007-2008 DE LA DANSE du Centre national des Arts fera scintiller au CNA les plus brillantes étoiles du monde.



CENTRE NATIONAL DES ARTS NATIONAL ARTS CENTRE

07 | 08

DANCE DANSE

Unique au monde, la danse à Ottawa CATHY LEVY, PRODUCTRICE DE LA DANSE

Choisissez parmi nos séries ou composez votre propre saison de danse. Pour recevoir gratuitement votre brochure de la programmation 2007-2008, composez le 613-947-7000, poste 620.



Retour de la doyenne de la danse-théâtre et sa formation — Pina Bausch Tanztheater Wuppertal



Une collaboration interculturelle spectaculaire — Akram Khan et le Ballet national de Chine



Les sensationnels Ballets de Monto-Carlo dans *Le Songe*



Plus : • Rosas • Cloud Gate Dance Theatre of Taiwan • Jan Fabre • et quantité d'autres étoiles de la danse

À voir absolument — abonnez-vous dès aujourd'hui!

PAR TÉLÉPHONE : 613-947-7000, poste 620 PAR INTERNET : www.nac-cna.ca/abonnements

EN PERSONNE : Du lundi au samedi, de 10 h à 21 h

QUIET STORM

Discrètement, au cours des quatre dernières années, la compagnie Daniel Léveillé danse s'est produite sur des scènes et dans des festivals les plus prestigieux

situés dans les villes de Paris, Avignon, New York, Londres, Glasgow, Cork, Salzbourg, Linz, Amsterdam, Francfort, Bonn, Vienne, Munich, Brême, Rome, Milan, Copenhague, Aarhus, Tel-Aviv, Helsinki, Zagreb, Ljubljana, Lausanne, Genève, Toronto, Vancouver, Edmonton et Montréal.

De plus, Daniel Léveillé a été invité à présenter AMOUR, ACIDE ET NOIX et LA PUDEUR DES ICEBERGS au festival ImpulsTanz de Vienne, à guichet fermé et en supplémentaire, tout comme ce fut le cas à Montréal. Ces spectacles ont reçu un accueil enthousiaste et chaleureux du public... et voici ce que les critiques en ont dit :

«... why is it that such recognizable emotions glint through the pure physicality of *The Modesty of Icebergs...*»
The New York Times (New York)

«... libère une rage sèche et paradoxalement douce comme la peau.»
Le Monde (Paris)

« *La rencontre avec le corps y est absolue...* »
Spirale (Montréal)

«Only the next morning does the complex arrangement of feelings inside me clarify. I have felt this before and am able to name it. It is heartbreak.»
The Dance Insider (New York)

«An evening of enigmatic and fascinating purity.»
Die Presse (Vienna)

«It is a most unsettling experience to watch because it is the human microcosm.»
The Globe and Mail (Toronto)

«One could not have connected the religious and the scientific interpretation of the origin of life more felicitous in one hour.»
General Anzeiger (Bonn)

« *La nudité fait planer sur le spectacle et ses gestes gymniques un mystère insoluble* »
Télérama (Paris)

« *Attention, Apollons !* »
Le Courrier (Genève)

Récemment, Daniel Léveillé présentait LA PUDEUR DES ICEBERGS au Théâtre de la Bastille à Paris où les six représentations ont fait salles comblées. Le 29 avril dernier, une présentation de CRÉPUSCULE DES OcéANS en avant-première à Salzbourg a gagné la faveur du public. Les montréalais auront l'occasion de voir la première mondiale de cette création au Festival TransAmériques, du 2 au 5 juin prochains, à l'Agora de la Danse. La compagnie sera de retour sur cette même scène du 12 au 22 septembre 2007, pour y présenter LE SACRE DU PRINTEMPS, une œuvre majeure du parcours chorégraphique de Daniel Léveillé.

... 25 années de création et toujours à contre-courant.

www.fta.qc.ca 514 842 2112
www.agoradanse.com 514 525 1500

CULTURE

MÉDIAS

Retour du cinéma 3D

Pour Hollywood, le 3D est vu comme un outil pour relancer les projections en salle

PAUL CAUCHON

Pour plusieurs cinéphiles, le cinéma en trois dimensions s'apparente à une curiosité psychotrope, même si un réalisateur «sérieux» comme Hitchcock avait proposé une version 3D de son classique *Dial M for Murder*.

Mais de façon générale, le 3D est associé aux films d'horreur et à la série B, avec ces fameuses lunettes de carton qui nous obligeaient à bouger la tête pour bien voir «l'effet». Entre autres chefs-d'œuvre impérissables, le signataire de ces lignes se souvient de la projection dans un cinéma de répertoire de *Creature of the Black Lagoon*, un classique du 3D et du film nul, projection qui se déroulait dans l'hilarité générale à travers les effluves de l'herbe interdite.

Surprise: le 3D se prépare à un retour en force, et ce n'est pas un gag. Pour Hollywood, le 3D est même vu comme un outil pour relancer les projections en salle et faire du cinéma une expérience exceptionnelle, alors que le marché du DVD et que le téléchargement de films sur Internet ne cessent d'affamer les salles de cinéma.

Il y a deux semaines, le p.-d.g. de Dreamworks, Jeffrey Katzenberg, a sonné la charge: en 2009, tous les films d'animation de son studio seront en trois dimensions, dont *Shrek 4*. Le 3D est la plus grande avancée technologique depuis l'arrivée de la couleur il y a 60 ans, clame-t-il. Il prédit même que les spectateurs prendront l'habitude de se promener avec leurs propres lunettes 3D, de la même façon qu'ils possèdent leurs propres lunettes de soleil!

Lorsqu'on ajoute que Steven Spielberg, James Cameron, George Lucas, Peter Jackson et Robert Zemeckis travaillent tous sur des projets de films 3D, on commence à prendre la chose au sérieux. Le projet de Spielberg et de Jackson de tourner les aventures de Tintin pourrait d'ailleurs être en trois dimensions.

Pour sa part, le réalisateur de *Titanic*, James Cameron, est actuellement plongé dans le tournage d'*Avatar*, mégaproduction de 200 millions de dollars qui raconte la lutte entre humains et extraterrestres et qui pourrait être l'évène-

ment de 2009 au cinéma. Selon des magazines américains, Cameron visionne tous les soirs les scènes tournées dans la journée en arborant des lunettes spéciales!

Nouvelles lunettes

Le renouvellement du 3D est lié à la puissance des outils informatiques, à la multiplication des salles de cinéma équipées en numérique et au développement de nouvelles lunettes, qui sont maintenant noires. Il y a deux semaines, le Festival de Cannes a proposé un film en 3D d'une heure tourné lors d'un spectacle de U2, film qui a fait sensation, semble-t-il, avec un nouveau type de lunettes.

De nouvelles lunettes sont également utilisées pour voir *Meet the Robinsons*, film des studios Disney actuellement distribué aux États-Unis, qui serait le premier à véritablement exploiter la diffusion numérique.

Les studios veulent accélérer le passage au numérique chez les exploitants de salle. Actuellement, quelque 2300 salles de cinéma sur 37 000 peuvent offrir aux États-Unis une véritable projection numérique; de ce nombre, seulement 700 sont équipées en 3D. Les spécialistes de l'industrie soutiennent qu'il faut atteindre un niveau de 1000 salles bien équipées en numérique 3D pour rêver à une nouvelle exploitation commerciale du 3D.

Non seulement les studios américains planifient-ils une déferlante 3D dans deux ans, mais plusieurs entreprises travaillent à des possibilités encore plus étonnantes. Ainsi, des fabricants comme Sanyo, Phillips ou Toshiba travaillent depuis des années sur des logiciels et des équipements qui permettront un jour de regarder le petit écran en 3D, et ce sans lunettes spéciales. George Lucas est même en train de développer un projet d'émission de télévision en trois dimensions.

L'industrie du divertissement commence à évoquer la possibilité de jeux vidéo 3D, où on enverrait son avatar combattre les méchants. Serez-vous surpris d'apprendre que l'industrie du porno, elle, salive déjà devant les possibilités financières de ces nouvelles technologies?

Le Devoir



Le 24 juin, au Lion d'or, Rémi Bolduc à l'alto va croiser ses gammes et harmonies avec celles de Yannick Rieu au ténor.

JAZZ

Un Off mieux ciblé

SERGE TRUFFAUT

La huitième édition de l'Off Festival de jazz débutera le 22 juin et se conclura le 1^{er} juillet. Entre ces deux dates, plus de trente spectacles seront proposés au Lion d'or, centre de gravité par excellence de l'événement, au Pub St-Ciboire ainsi qu'au Patro Vys. Et alors? L'affiche a de l'éclat.

Ce qu'elle a perdu en nombre de shows elle l'a gagné en équilibre. Comme si l'état-major chargé de la programmation avait choisi de s'appliquer au resserrement de la fête sans l'étrangler. C'est moins touffu, mieux ciblé, sans que l'éventail sonore en souffre. En clair, il y a de tout ce qu'il faut pour satisfaire l'amateur de jazz. Du «bibop» au big-band en passant par l'éclat, l'ancien et le nouveau, le pesant et l'aéré, le déjanté et le lyrique, rien n'a été oublié. Déclinons.

À tout seigneur tout honneur, dans le sens républicain du terme, commençons avec le TGD, soit le Train à Grande Détermination. De-que-cé? T comme dans Tanguay, Pierre de son prénom et surtout batteur aussi fin que dynamique; G comme dans Guilbeault, Normand de son *first name* et surtout contrebassiste aussi passionné que volontaire; D comme dans Derome baptisé Jean et surtout savant du jazz et saxophoniste sans concession.

Et alors? Le 27 juin, ce trio immense, littéralement, va lancer un DVD enregistré lors de la 7^e édition. On dira: bof, c'est juste un lancement. Sauf que l'acte en question sera précédé ou suivi d'un show au Lion d'or. Ensuite, le trio du saxophoniste Damian Nisenson, qui comprend Jean-Félix Mailloux à la contrebasse et... Pierre Tanguay, prendra le relais.

Selon les indications contenues dans le programme, Nisenson a une inclination esthétique pour «les musiques juives et l'underground de Buenos Aires». On ne sait si le mélange est détonnant, mais reste qu'il pique la curiosité. Après eux, retour de Derome sur la scène à la tête de ses Dange-reux Zhoms avec Tom Walsh au trombone, Guillaume Dostaler au piano et Tanguay évidemment à la batterie.

Le 24 juin, toujours au Lion d'or, Rémi Bolduc à l'alto va croiser ses gammes et harmonies avec celles de Yannick Rieu au ténor. Ce tandem, qui compte parmi les meilleurs souffleurs au pays, au sens géographique du terme, sera soutenu par une rythmique hors pair: John Roney au piano, Zack Lober à la contrebasse et le vétérinaire, le très professionnel Dave Laing.

Le 26 juin, la date est à retenir, Janis Steprans, saxophoniste alto très fin, très subtil, sera flanqué du digne représentant de la li-

gnée Kenny Dorham, Lee Morgan et autres apôtres du «bibop», soit le trompettiste Kevin Dean, l'excellent Steve Amireault au piano, le sûr Alec Walkington à la contrebasse et l'admirable André Wahite à la batterie. Soit dit en passant, c'est au duo Amireault et Jim Vivian à la contrebasse que reviendra le mérite ou l'honneur, c'est au choix, de donner le coup d'envoi de cette édition. Précision importante: le show de Steprans sera enregistré par la CBC.

Le 25 juin, également au Lion d'or, le trompettiste Ivanhoe Jolicœur, qui n'a pas son pareil pour allier énergie et passion, va enfler les compositions de son album baptisé du nom de son groupe Bathyscape. Ce compact excellent, qui en tout cas devrait ravir les sensibles au jazz des fameuses étiquettes Riverside ou Prestige, Blue Note ou Contemporary, a été réalisé avec trois fois rien mais avec des... grands moyens. Lesquels? Yves Adam au saxo, Gaétan Daigneault au piano, Marc Tremblay au trombone, Alain Picotte à la contrebasse et Daniel Lemay à la batterie. Précision importante (bis): le disque n'étant pas — hélas! — distribué dans les magasins, il sera certainement disponible sur place.

À la rubrique «A ne pas manquer»: le quartet du ténor André Leroux, le 29 juin, toujours au

Lion d'or, avec notamment Frédéric Alarie à la contrebasse. Ce spectacle sera aussi enregistré par la CBC. Espérons qu'il se traduira par la parution d'un compact.


Soyons factuels. Les billets sont en vente dans trois magasins: Articulée, L'Oblique, L'Echange. On en reparlera.

Ribot à la Casa

Le présent trimestre à ceci de commun avec celui de l'an dernier et celui de l'an prochain qu'il se distingue par une inflation de l'offre musicale aux accents «jazzés». Car outre le FIJM et le Off, il y a aussi celui de la Casa del Popolo. Financièrement dit, le dollar du «povre» consommateur est le sujet de toutes les envies, sans oublier évidemment les intemporelles subventions.

Toujours est-il que le festival de la Casa se déroule tout au long du mois de juin. Alors, comme on aura l'occasion d'y revenir, on s'en tiendra aujourd'hui à l'essentiel: Marc Ribot. Oui, oui, le guitariste matois sera en solo le lundi 4 juin. Coût du billet: 18 ou 20 \$. Mercredi, les amateurs aimant les risques musicaux devraient se régaler avec le duo William Parker, figure emblématique de l'avant-garde new-yorkaise, et Hamid Drake.

Le Devoir



Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

MAHLER

SYMPHONIE TRAGIQUE

YANNICK NÉZET-SÉGUIN, CHEF
MAHLER: SYMPHONIE N° 6, «TRAGIQUE»

LE LUNDI 11 JUIN 2007, 19 H 30
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE À 18 H 30

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réserve Admission 514 790.1245

Laissez parler votre côté classique!
514.598.0870 POSTE 21 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

UNE PRÉSENTATION DE

Hydro Québec

Conseil des arts et des lettres Québec

50

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

LE DEVOIR



Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

SAISON

2007/2008

SYMPHONIES INACHEVÉES | SCHUBERT, BRUCKNER
HOMMAGE À GLENN GOULD | ANTON KUERTI, WONNY SONG
DE HAYDN À HÉTU | MARIO BERNARDI, NICOLÒ EUGELMI
TCHAIKOVSKI, LA PATHÉTIQUE
LES MILLE ET UNE NUITS | SCHÉHÉRAZADE AVEC ANIK BISSONNETTE
LE REQUIEM DE FAURÉ ET LE SYMPHONISME FRANÇAIS | SUZIE LEBLANC, MARC BOUCHER ET ANNE-JULIE CARON
MAHLER, LE CHANT DE LA NUIT

Laissez parler votre côté classique!

ABONNEZ-VOUS! 514.598.0870 POSTE 21 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

DE VISU

La saga du streamline

UN DESIGN AMÉRICAIN : LE STREAMLINE DE 1930 À NOS JOURS

Musée des beaux-arts
de Montréal
Jusqu'au 28 octobre

RENÉ VIAU

Le 31 octobre 1949, *Time Magazine* consacrait sa une au designer Raymond Loewy. Un dessin le représente auréolé de ses créations sous ce titre: «He streamlines the sales curve.» Et pour cause. «La laideur se vend mal», clame l'autobiographie de l'un des pères de la ligne «courant d'air». «Fasciné adolescent par les biplans de l'aviateur Santos Dumont, à la fin de sa vie Loewy conçoit l'aménagement intérieur du Skylab de la NASA», souligne David A. Hanks, co-commissaire de l'exposition.

Français émigré aux États-Unis en 1919, Loewy (1893-1986) abandonne l'illustration de mode pour imaginer en 1929, en plein crash de Wall Street, une machine à dupliquer. «J'ai été le premier à employer de l'argile pour modeler une forme industrielle.» Le résultat est la première Gestener qui n'ait pas l'air d'un monstre tonitruant de l'ère du premier âge industriel. «Raymond Loewy a lancé le design industriel et le mouvement du streamline», écrit de lui l'architecte Philipp Johnson. Lancé par un «Frenchy», ce style si typiquement yankee consacre jusque dans les années 50 l'*American way of life*.

Après «des débuts difficiles», les commandes suivront: frigo Coldspot pour Sears, autobus Grey-

hound relooké à la façon des locomotives, telle la S1, véritable torpille sur rail, pour la Pennsylvanie Railroad; ferry féérique, le *Princess Ann*; crèmeuse sexy et hygiénique pour McCormick-Deering, aspirateur mi-luge et mi-fusée; tracteurs; voitures, dont la Studebaker 1947 à la calandre en nez d'obus; machine à coudre; coupe-jambon et, digne de *Radio Days*, le poste TSF, comme on lisait dans Tintin, Emerson en bakélite moulée et son demi-arc où swinguait Benny Goodman...

Avec Loewy, d'autres designers, tels Norman Bel Geddes, Henry Dreyfuss, Walter Dorwin Teague et même Buckminster Fuller ou Noguchi, ont façonné le décor quotidien américain. Tandis qu'auparavant Ford proclamait à la cantonade que ses voitures pouvaient être vendues dans n'importe quelle couleur pourvu que cela soit du noir, le streamline allait transformer le modèle A d'Eliot Ness ou le rustique V8 de *Bonnie & Clyde* de l'état de caisse à savon proche du chariot de *Ben Hur* en des objets polis, séduisants et distinctifs.

Une arme de « création massive »

1933. Un nouveau président secoue la nation. «La seule chose qu'il nous faut craindre, c'est la crainte elle-même», proclame Roosevelt dans son discours inaugural. L'année d'après, son administration adopte le mot «streamlining» pour remédier à la sous-consommation. Aux yeux des États-Unis en crise, ce style optimiste, fluide et si rutilant est assimilé à la vitesse, à l'efficacité et à la séduction. En ces temps difficiles, pour relancer la consom-



Ventilateur modèle n° 22-TI Zephyr, 1937. Design: Robert Davol Budlong.

mation chez les classes moyennes, le streamline devient une arme de création massive. Se projetant tel un train ou un dirigeable vers l'avenir, le streamline, par son aura futuriste et ses formes aérodynamiques ou biomorphiques à la Miró, se présente comme un antidote à la déprime. Coïncidant avec la mise en place de la Work Progress Administration (WPA) qui vise à encourager l'emploi en injectant massivement dans les fonds publics, il se fait promesse d'un monde meilleur. Ses carénages dynamiques dissimulent la laideur de la machine et l'agressivité du capitalisme sauvage. Neutralisant toutes les connotations

menaçantes, le streamline veut amadouer les Américains réticents à la dépense tandis que le chômage accable 26,7 % de la population en 1934. Ainsi labellisé, tout se vend mieux: jouets ou soutien-gorge, juke-box ou, ici exposée, une caravane Airstream profilée comme un zeppelin. Aérodynamique, le phénomène s'impose tout autant pour les plans du Lockheed Electra de l'aviatrice Amelia Earhart que, plus curieusement, pour un duo de salière et poivrière aux formes d'aéronefs sorties d'une bande dessinée de science-fiction de Buck Marvel. Supplantant l'Art déco plus européen, le streamline s'inspire davantage des archi-

tectures de Frank Lloyd Wright et de l'Allemand Erich Mendelshon, avec leurs bandes horizontales déclinées autour de formes en goutte d'eau.

Au bureau, malgré les perspectives économiques incertaines pour ces nouveaux cols blancs décrits par le romancier Upton Sinclair ou le peintre Edward Hopper, la moindre agrafeuse aux angles arrondis véhicule la productivité et le progrès. À la maison, la crise favorise le bricolage. Le corps des perceuses et des perceuses est fuselé. Du mélangeur à la centrifugeuse, le modernisme s'empare de la cuisine et, n'en déplaise à Duchamp et à son urinoir, de la salle de bains. Avec l'avènement de la semaine de 40 heures, *shakers* à cocktails, jeux de cartes, vaisselle Fiesta, radios d'acajou ou de bakélite et phonographe empilant les 78 tours participent de la naissance de la double société des loisirs et de la consommation. Dans les salles de cinéma, néon, alu et chrome rivalisent avec le monde de rêve des comédies musicales pour éblouir le spectateur de clinquant et lui apporter, avant même que le film ne commence, un peu du glamour d'Hollywood.

Une esthétique enfin réhabilitée

À la fascination rétro s'ajoute, devant l'expo, la nostalgie des plus vieux pour ces objets leur rappelant leur jeunesse. Pourr-tout, tandis que les délires du streamline se sont bien calmés, il aura toutefois fallu attendre cette exposition — constituée à partir d'une collection de 900 pièces, la collection Brill cédée au MBAM par l'entremise du programme Lilian et David Stewart — pour que cette esthétique, donnant à tous ces objets de la vie quotidienne une même apparence de

bonbons sucés longtemps, soit enfin réhabilitée. Si éloigné des tenants d'un design anguleux, pur et abstrait, cher au Bauhaus, le streamline, en son temps, a été excommunié pour cause de frivolité et de non-fonctionnalisme. Non conforme avec le dogme moderniste prévalant durant des décennies au choix des objets du MoMA de New York — où la forme doit suivre la fonction —, le fait, en plus, que le stylisme ici «fasse vendre» le rendait d'autant plus suspect. L'exemple le plus décrit est la taille-crayons imitant un réacteur d'avion dessiné par Raymond Loewy en 1944. Selon un observateur de l'époque, «la métaphore du mouvement s'applique à quelque chose qui ne bougera jamais».

Aujourd'hui, en dehors de son charme rétro, cette stylistique boursoufflée et ces angles arrondis nous communiquent autre chose. En 2007, le design de pointe opère à travers des objets, miniaturisés et quasi virtuels. Par i-Pod et Nike interposés, il devient une extension du corps. Dans la mode sport et les loisirs, l'évocation de la vitesse est devenue, non plus celle de la machine, mais celle du corps de l'athlète. Personnalisés mais délocalisés, sans prise et sans racines, ostentatoire mais effacé et miniaturisé, l'objet contemporain, à la limite de la dématérialisation, exprime une nouvelle mutation des repères. Il n'est donc pas étonnant que le streamline, une fois de plus, nous rassure en feignant de nous transporter en un étrange surplace. Émerge ainsi de cette exposition une insolite non-concordance des temps où l'idée que se faisait le passé du futur n'est plus tout à fait celle du présent.

Collaborateur du Devoir

Lucy Blanchette

Du 6 juin au 15 juillet

«Monument de souvenir: l'Hymne des carillons continue»
(Des églises de Montréal) Bas-reliefs en aluminium de récupération
(Œuvre uniques)

Vernissage: mercredi 6 juin de 17h à 20h

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

Unique au pluriel

Exposition des finissants
2007:

Vincent Chagnon,
Marie-Michelle Clavet,
Sophie Cloutier,
Pascal Leclerc, Myriam
Legault Monty,
Jinny Lévesque,
Éliane Paul-Hus,
Marylène Samson,
Laura Sasseville, TANI.



Photo: Siro Kuratomesoda de
Myriam Legault Monty
Crédit: Michel Dabreuil

Espace
VERRE

1200, rue Mill, Montréal
(près du pont Victoria)
www.espaceverre.qc.ca
514-933-6849

Du 31 mai au
7 septembre, du lundi au
vendredi de 9 h à 17 h



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Lisette Model

Œuvres et plus, en tournée
par le Musée des beaux-arts
du Canada

20 mai - 6 août

Marie-Claude Pratte

H.A.C.
(histoire de l'artiste contemporain)

13 mai - 2 septembre

Eric Simon

Portraits séquentiels

20 mai - 2 septembre

Eadweard Muybridge

L'intuition du photographe

20 mai - 2 septembre



145, rue Wilfrid-Corbeil
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org
Sept. à juin: mercr. au dim. 12 h à 17 h
Juill. et août: mardi au dim. 11 h à 17 h

Carsten Höller

Deux
One
plus
Some
tout
Many

3 EXPOS À L'ESPACE SHAWINIGAN
2 JUIN - 30 SEPTEMBRE 2007

Mur de lumière (détail), 2007

EXPOSITION SOLO EN GRANDE PREMIÈRE AU CANADA

ESPACE
SHAWINIGAN

1882, rue Cascade, Shawinigan (Québec)
819 537.5300 1 866 900.2483
musee.beaux-arts.ca

Organisée par le Musée des beaux-arts du Canada
et présentée par la Cité de l'énergie

L'Espace Shawinigan accueille les expositions
du Musée des beaux-arts du Canada.

LA CITÉ DE L'ÉNERGIE
SHAWINIGAN

Musée des beaux-arts National Gallery
du Canada of Canada

Canada

Cinéma

APRÈS LA NOCE (AFTER THE WEDDING)
/ SUSANNE BIER14h30 16h45
19h05 21h25

Un espoir qui ne veut pas rester voilé

OFFSIDE

Réalisation et montage: Jafar Panahi. Scénario: Jafar Panahi, Shadmehr Rastin. Avec Sima Mobarak Shani, Safar Samandar, Shayesteh Irani, M. Kheyabadi. Image: Mahmood Kalari. Musique: Koorosh Bozongpour. Iran, 2006, 93 min. (V.o. avec sous-titres anglais).

ANDRÉ LAVOIE

Ce n'est pas un sport, c'est une religion. Le soccer, ou plutôt le foot, devient pratiquement une question de vie ou de mort; les défaits comme les victoires prennent l'allure de tragédies nationales. Lorsqu'il y a grand-messe, à la veille de la Coupe du monde par exemple, tous les fidèles veulent communier. Or, en Iran, depuis 1979, une loi islamiste interdit la présence des femmes dans les stades.

Vous trouvez cette restriction stupide? Le cinéaste iranien Jafar Panahi (*Le Ballon blanc*, *Le Cercle*) pense la même chose mais, pour des raisons évidentes, doit l'exprimer de manière plus subtile, et avec le sourire. Dans *Offside*, il prend à son compte un thème omniprésent dans le cinéma contemporain, celui du travestissement, moins un objet de rigolade qu'une méthode de survie, comme dans le très beau film afghan *Osama*, de Siddik Barmak.

S'habiller en garçon, c'est le seul moyen qu'ont trouvé des jeunes filles pour assister à un match important, celui qui, le 8 juin 2005, oppose l'Iran au royaume de Bahreïn; l'équipe gagnante ira en Allemagne et l'autre se contentera de suivre la Coupe du monde 2006 à la télé. Dans les rues de Téhéran, la fébrilité est à son comble, les filles profitant du brouhaha pour tenter de se glisser dans le stade. Mais les militaires effectuent une surveillance

S'habiller en garçon, c'est le seul moyen qu'ont trouvé des jeunes filles pour assister à un match de soccer important, dans le film iranien *Offside*.

ce minutieuse tandis qu'un père de famille semble prêt à ratisser les lieux pour retrouver sa fille, qu'il soupçonne être parmi les inconditionnelles du foot portant, honteusement, casquette, chemise et pantalon.

Placées en retrait du stade une fois découvertes, leur frustration est à son comble puisqu'elles entendent la clameur de la foule mais ne peuvent rien voir. Les soldats chargés de les garder n'affichent aucune fierté à accomplir cette «mission» et se prêtent parfois au jeu du commenta-

teur sportif à travers les grillages. Leurs échanges montrent aussi que, séparés par une barrière, ils semblent réunis par l'aveuglement d'un régime répressif, symbolisé aussi par ce garçon forcé de porter l'uniforme, paysan inquiet pour l'avenir de sa famille et de sa terre.

Jafar Panahi ne fait pas que nous montrer l'injustice faite à ces jeunes filles. Sa caméra subit volontairement les mêmes frustrations, épousant leur regard vers un horizon très limité. En fait, dans ce film où il est constam-

ment question de foot, on ne voit pratiquement jamais la fameuse partie, sinon de manière brève et furtive. Selon une approche que l'on pourrait souvent confondre à celle du documentaire, il se mêle à la foule entourant le stade pour en capturer la fièvre partisane, suit ses héroïnes dans leurs petites arnaques désespérées (l'une d'elles va même jusqu'à s'habiller en militaire) et refuse de polir des dialogues parfois redondants, livrés par des comédiens non professionnels.

Au-delà du caractère sexiste et

rétrograde de la situation, Jafar Panahi affiche plus d'optimisme que dans *Le Cercle*, où l'oppression des femmes semblait sans issue et sans fin. Se laissant porter par les événements (acceptant aussi de soumettre la finale de son film à celle du match, ignorant bien sûr qu'allait l'emporter), il livre un film somme toute amusant et dont la conclusion témoigne d'un espoir de changement qui ne veut pas rester voilé.

Collaborateur du Devoir

Une œuvre cynique et racoleuse

MR. BROOKS

(MONSIEUR BROOKS)
Réalisation: Bruce A. Evans. Avec Kevin Costner, William Hurt, Demi Moore, Dane Cook. Scénario: Bruce A. Evans, Raynald Gideon. Image: John Lindley. Montage: Miklos Wright. Musique: Ramin Djawadi. États-Unis, 2007, 120 minutes.

MARTIN BILODEAU

Avec sa distribution qu'on croirait sortie d'un film du début des années 90, *Mr. Brooks* inspire la nostalgie des choses anciennes. Même que les principaux faits d'armes de ses auteurs, Raynald Gideon et Bruce A. Evans (ce dernier signant également la mise en scène), remontent aux années 80 (*Stand By Me*, *Star Man*). Derrière les apparences toutefois, *Mr. Brooks* est une œuvre cynique, malsaine et racoleuse destinée à un auditoire bien d'aujourd'hui, dopé à l'hémoglobine et aux «cheap thrills», peu soucieux de vraisemblance dans la mesure où la réalisation met en valeur le spectacle «gore» que le scénario dénonce.

C'était pourtant si bien parti. Kevin Costner, en homme d'affaires BCBG le jour, se transforme à la nuit tombée en tueur en série, sous l'emprise d'un double (William Hurt) qui guide ses pas et commande ses pulsions. Hélas, la schizophrénie du personnage, on s'en rend compte dès la fin de la première bobine, est avant tout un stratagème narratif permettant de verbaliser ses pensées, pour le bénéfice des spectateurs menés en bateau au gré d'une intrigue mêlant un photographe amateur (Dane Cook) qui a pris Brooks sur le fait et une détective-vedette (Demi Moore, plus mauvaise que jamais) en instance de divorce qui enquête sur ses crimes en même temps qu'un tueur qu'elle a coffré prend la clé des champs.

Le scénario fait se multiplier, de façon très mécanique, les pièges et les coïncidences, de sorte que l'intrigue conduite à un rythme soutenu bondit continuellement. Sans souci de vraisemblance ou de sens toutefois, ce qui compromet grandement le plaisir du voyage. Ainsi, la sous-intrigue impliquant la fille du tueur gentleman est futile et décorative, alors qu'elle aurait pu étoffer le discours des auteurs sur la maladie mentale.

Kevin Costner, gloire d'autrefois s'il en est, est très mal servi par un scénario capricieux qu'il défend visiblement comme sa vie. Ses tête-à-tête avec le génial William Hurt, alter ego malin sorti de son imagination, forment malgré tout les plus beaux instants de cette œuvre autrement tape-à-l'œil et franchement futile.

Collaborateur du Devoir

Chanter sous la pluie de Dublin

ONCE

Réalisation et scénario: John Carney. Musique et interprétation: Glen Hansard et Marketa Irglova. Image: Tim Fleming. Montage: Paul Mullen. Irlande, 2006, 88 min.

ANDRÉ LAVOIE

Dans la comédie musicale *Rent*, il est question, pélemêle, de sida, d'embourgeoisement, de chômage, de pauvreté, tout cela dans une grande débauche d'effets et avec des acteurs pétant de santé, au physique très avantageux. Si c'est cela la misère, recrutez-moi comme candidat!

De là à prétendre que le cinéaste irlandais John Carney voulait faire un pied-de-nez à *Rent* avec *Once*, c'est peut-être lui prêter beaucoup d'intentions. Une chose apparaît pourtant claire: le clinquant, très peu pour lui. L'ancien bassiste du groupe irlandais The Frames devenu cinéaste

(surtout de vidéoclips) voulait tenter une approche naturaliste de la comédie musicale, ce qui peut sembler antinomique. En fait, la question était de savoir comment des chansons pouvaient couler de source, demeurer dans un cadre réaliste, plutôt que de surgir de nulle part comme l'exige supposément le genre.

John Carney s'amuse à faire de *Once* un film musical à la sauce Dogme 95, fauché à l'excès et assumant parfaitement son dénuement. C'est à l'image du héros, un homme jamais nommé (Hansard), traînant sa guitare dans les rues de Dublin, chantant le soir ses propres compositions aux accents folk puisque, pendant la journée, les badauds ne s'arrêtent que s'ils reconnaissent la mélodie. Une jeune immigrante tchèque (Marketa Irglova) est plutôt séduite par ses chansons personnelles et l'encourage à les enregistrer. De plus, elle se révèle une musicienne particulièrement douée, établissant avec le garçon, tombé sous le charme, une complicité

musicale qu'il aimerait poursuivre autrement, même s'il pleure encore sa copine partie vivre à Londres. Déterminée et persuasive, la pianiste réussit à trouver l'argent nécessaire pour la fabrication d'un démo, sachant que le projet annonce le départ prochain du musicien de la rue, également pour Londres. La perspective d'une brillante carrière là-bas devient tout à coup moins séduisante sans sa présence rassurante.

La banalité du récit semble tout aussi assumée que la pauvreté des moyens à la disposition de John Carney. Son ambition, celle de faire de la musique une composante organique dans l'univers de

ses personnages, tient parfaitement la route. Ils chantent — et très bien, fruit d'une collaboration déjà établie entre les deux musiciens-acteurs — dans une harmonie émouvante, installés dans un magasin d'instruments de musique ou sur le siège arrière d'un autobus. Peu importe que la guitare de l'un soit déglinguée ou que le piano de l'autre soit mal accordé: c'est leur existence de désœuvrés romantiques (lui habite chez son père réparateur d'aspirateurs et elle avec sa mère et sa fille dans un logement qui n'a rien d'un palace) qu'ils transforment à travers leur voix, et du bout des doigts.

Évitant les finales sirupeuses,

et plus encore les histoires de succès dignes d'une couverture de *Rolling Stone*, John Carney illustre la trajectoire de deux destinées vivant pour la musique, mais jamais soumises à un quelconque compositeur-démiurge. Ces personnages ont surgi au coin d'une rue marchande, squatté un studio comme de charmants amateurs et, contrairement à une partition trop bien réglée, laissent le temps, et la vie, entonner son propre refrain. Comme quoi la survie de la comédie musicale ne passe pas uniquement par les extravagances de *Rent* ou de *Moulin Rouge*.

Collaborateur du Devoir

John Carney s'amuse à faire de *Once* un film musical à la sauce Dogme 95.

VIOLAINE GAUDREAU
PROCÉDÉS D'HUMEURS
Jusqu'au 30 juin 2007
WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM

LOUISE ROBERT
La vitesse du regard
N° 78-310, 2005, huile sur toile, 152 x 152 cm.
Jusqu'au 1^{er} juillet
Une présentation de la Ville de Laval
En collaboration avec la galerie Simon Blais
Commissaire: Jean-Émile Verdier.
Visite-atelier pour la famille: le dimanche 3 juin, à 13 h 30
Billetterie: 450 667-2040
Heures d'ouverture
Du mardi au dimanche, de 13 h à 17 h
Le vendredi, de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h
Salle **CLFRED-PELLIN**
Maison des arts de Laval
1395, boulevard de la Concorde Ouest
Renseignements: 450 662-4440
www.ville.laval.qc.ca
sous la rubrique culture

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS
Du samedi 16 juin et du mardi 31 juillet
DE CRANACH À MONET
Une grande exposition à Québec!
Aussi, 24 juillet
LES PAYSAGES DE RENAISSANCE à Ottawa
Et les 18-19-20 août
LE FESTIVAL D'OPÉRA DE GLIMMERGLASS
www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

100
HEC MONTRÉAL
toujours d'avant-garde
Jusqu'au 5 août 2007
Montréal déjà
100 ans!
MUSÉE McCORD
690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Métro McGill ou autobus 24
Tél.: 514 398-7100 www.musee-mccord.qc.ca

Cinéma

Guerre savante dans la savane

LA CITÉ INTERDITE
Réalisation: Philippe Calderon.
Scénario: Philippe Calderon,
Jérôme Dauffy, Guillaume
Vincent. Image: Piotr Stadnicki.
Montage: Sylvain Lebel.
Musique: Frédéric Weber.
Narration: Benoît Allemane.
France-Canada, 2006, 82 min.

ANDRÉ LAVOIE

Deux clans se livrent une guerre implacable et méthodique dans *La Cité interdite*, de Philippe Calderon. Les batailles sont meurtrières et les vainqueurs n'ont pas d'états d'âme devant l'ennemi terrassé. Et si ces guerriers semblent sortis d'une quelconque fantaisie futuriste japonaise des années 1960, il faut admettre que la réalité du monde animal dépasse maintenant la science-fiction.

Parler de la bonne santé (financière et artistique) du documentaire animalier commence à devenir un sujet lassant tant les réusites récentes se succèdent: *Micrococosmos*, *Le Peuple migrateur*, *La Marche de l'empereur*, etc. Cette fois, nous sommes plongés dans la savane africaine, au Burkina Faso, territoire où grouillent des millions d'insectes, et tout particulièrement des fourmis et des termites. Filmés de près, et même de très près, ils n'ont rien à envier aux monstres qui hantent depuis longtemps nos cauchemars cinématographiques.

Les cinéastes animaliers injectent souvent une bonne dose d'humanité aux créatures qu'ils scrutent. L'approche de Calderon est radicalement différente, nullement sentimentale, plus influencée par les mécanismes de l'horreur mis au point par Ridley Scott (*Alien*) ou Paul Verhoeven (*Starship Troopers*). Car ce qui anime ces termites, construisant de remarquables forteresses et dont la voracité carnassière donne des frissons, ne relève jamais d'émotions telles l'ambition, la colère ou la vengeance. Tout repose plutôt sur cette «magie des liens chimiques». Conditionnés par des odeurs, attachés à une seule fonction (la reproduction



Les termites construisent de remarquables forteresses. Leur voracité carnassière donne toutefois des frissons.

de l'espèce, ce qui implique la protection de la reine pondreuse et la défense de leur territoire), peu importe leur clan, ces insectes, besogneux, n'attendent pas les ordres: ceux-ci sont inscrits dans leurs gènes. Si, par exemple, les termites doivent mastiquer la terre pour rapidement colmater les brèches de leur termitière assiégée, la tâche s'accomplit d'elle-même.

À la manière parfois d'un corresponsand de guerre, Philippe Calderon observe les mouvements stratégiques des deux colonies qui, d'abord éloignées l'une de l'autre, vont bientôt se faire face. Il ajoute à cette altercation violente quelques effets dra-

matiques superflus (un arbre frappé par la foudre et une lourde branche s'abattant sur la forteresse; un vautour en guise d'oiseau de malheur), mais c'est surtout l'utilisation d'une caméra exceptionnellement efficace, le microscope, qui donne à *La Cité interdite* son souffle épique, son imagerie grandiose. Avec une profondeur de champ qui transforme chaque coin de la termitière en immense caverne, ce spectacle d'une nature implacable devient carrément terrifiant. Même la reine des termites, celle qui pond 30 000 œufs par jour, pourrait facilement se confondre avec un zéppelin tant sa grosseur fait peur à voir.

Les images de Calderon mettent également l'accent sur les moindres caractéristiques de ces «bibittes»: leur aspect raffiné ou gélatineux, leurs ailes magnifiques ou leurs pinces impitoyables, la grâce de leurs mouvements ou la coordination militaire de leurs avancées, surtout chez les impitoyables fourmis Magnan. Construit comme un film-catastrophe, porté par une musique illustrative signée Frédéric Weber, cette fantaisie darwinienne fait de cette savane bien autre chose qu'un simple jardin d'Éden. Voici une *Cité interdite* où grouillent des créatures qui peupleront bientôt nos nouveaux cauchemars...

Collaborateur du Devoir

Un exercice de style prometteur

ELECTION

De Johnnie To. Avec Simon Yam, Tony Leung Ka-fai, Louis Koo, Nick Cheung, Cheung Siu Fai, Lam Suet. Scénario: Yo Nai Hoi, Yip Tin Shing. Image: Cheng Siu Keung. Montage: Patrick Tam. Musique: Lo Tayu. Hong Kong, 2005, 101 min.

MARTIN BILODEAU

Johnnie To. Ne pas confondre avec Andy Lau, réalisateur d'*Internal Affairs*, que Martin Scorsese a refait aux États-Unis sous le titre *The Departed*. Ne pas confondre, j'insiste, même si le style et la manière de ces cinéastes de Hong Kong sont voisins et que leurs thèmes se chevauchent dangereusement. *Election*, premier volet d'un diptyque de Johnnie To sur la triade Wo Shing de Hong Kong, semble découler naturellement d'*Internal Affairs*. Il y est question d'organisations criminelles et policières, du miroir qu'elles se tendent, plus accessoirement des informateurs qui les empêchent d'avoir prise sur l'autre.

Avant tout, le scénario touffu et populéux de ce film rudement bien réalisé oppose deux candidats à la direction d'une triade et le combat d'une tête brûlée qui refuse de concéder la victoire à son adversaire, homme du monde sophistiqué choisi par les «oncles» et les «neveux» de la triade. S'amorce une

course pour la récupération en Chine d'un bâton à tête de dragon consolidant le pouvoir de celui qui le possède et une guerre intestine qui marquera la rupture avec les traditions et la désacralisation du pouvoir du parrain.

Bien qu'elle comporte quelques revirements inattendus, l'intrigue plafonne assez rapidement. Visiblement, Johnnie To s'intéresse moins aux enjeux politiques qu'à la peinture de mœurs. Ses images, dans la première partie surtout, sont d'une grande beauté plastique, avec multiplication des clairs-obscurs. Le montage saccadé coupe les scènes, parfois même les dialogues, en plein souffle, comme pour signifier l'emprise du cercle sur les individus qui le composent et la marche inéluctable des destins tracés d'avance.

En cela et en tant d'autres choses on reconnaît l'influence des *Godfather* de Coppola. Dans le personnage de Lok, campé par l'excellent Simon Yam, il y a forcément du Michael Corleone et dans celui de son rival Big D (Tony Leung Ka-fai), quelque chose de son frère Fredo. En dire davantage serait gâcher le plaisir modeste que procure cet exercice de style, dont la seconde partie, *Triad Election*, débarquera au Cinéma du Parc dans deux semaines. À noter: *Election* est présenté en version originale avec sous-titres anglais.

Collaborateur du Devoir



SOURCE ALLIANCE

Bien qu'elle comporte quelques revirements inattendus, l'intrigue d'*Election* plafonne assez rapidement.

Du subtil au bien gras

KNOCKED UP
(GROSSESSE SURPRISE)

Écrit et réalisé par Judd Apatow. Avec Seth Rogen, Katherine Heigl, Paul Rudd, Leslie Mann. Image: Eric Alan Edwards. Montage: Craig Alpert, Brent White. Musique: Joe Henry. Loudon Wainwright III. États-Unis, 2007, 129 minutes.



SOURCE UNIVERSAL

Glandeur de première, Judd (excellent Seth Rogen) n'est en rien préparé aux joies et misères de la paternité. Sa partenaire d'un soir (Katherine Heigl, Izzy dans la série *Grey's Anatomy*) n'est en rien préparée aux joies et misères d'une histoire d'amour avec lui, soudée à hauteur de l'utérus dans lequel pousse leur rejeton inattendu.

MARTIN BILODEAU

Science oblige, on connaît avec précision le stade où le froid devient feu, et inversement. Mais on ignore tout de la frontière qui sépare la bêtise de l'intelligence. C'est sur cette frontière invisible et impossible à situer que se situe *Knocked Up*, une comédie plutôt réussie qui porte à l'extérieur les

marques du divertissement débile pour jeunesse boutonneuse, dans son récit et sa mise en scène, les signes d'un esprit vif et allumé, dans ses modestes ambitions, un regard pertinent sur le couple contemporain. Judd Apatow (*The 40 Year Old Virgin*) a quelque chose d'un voltigeur, même si son film, un «boy meets girl» d'un soir avec fécondation inattendue et conséquences prévisibles, a les pieds fermement ancrés dans le sol.

Même que la tête frisée de l'excellent Seth Rogen, l'*Homo erectus* du film, donne l'impression d'en sortir. Glandeur de première, ce parasite social n'est en rien préparé aux joies et misères de la paternité.

Sa partenaire d'un soir (Katherine Heigl, Izzy dans la série *Grey's Anatomy*) n'est en rien préparée aux joies et misères d'une histoire d'amour avec lui, soudée à hauteur de l'utérus dans lequel pousse leur rejeton inattendu.

Le scénario jongle assez habilement avec les angoisses liées à la responsabilité paternelle (et

accessoirement les dérives de la masculinité), tandis qu'il se penche — avec une intensité moins forte, il est vrai — sur les conséquences d'une grossesse sur la carrière d'une professionnelle. Apatow ne réinvente pas la roue ici, mais il assaisonne ses sujets délicats d'un humour jamais forcé, qui passe sans crier gare du subtil au bien gras.

Knocked Up oppose avant tout

deux mondes par leurs clichés respectifs: celui des hommes, juvéniles et irresponsables, et celui des femmes, lucides et organisées. Vous me direz: les «screwballs» des années 30-40 faisaient déjà ça. Je vous répondrai que la plus grosse surprise ici, c'est que *Knocked Up* n'ait pas à rougir de la comparaison.

Collaborateur du Devoir

www.cinemaduparc.com

DE DAVID LYNCH
INLAND EMPIRE
DERNIÈRE SEMAINE !!!
DÉPÊCHEZ-VOUS !!!
Tous les jours à 20h45
v. originale avec sous-titres français

LE PREMIER FILM DU RÉALISATEUR
CHRISTIAN MUNGU
GAGNANT DE LA PALME D'OR 2007
4 MOIS, 3 SEMAINES ET 2 JOURS
UNE SEMAINE SEULEMENT
OCCIDENT
Tous les jours à 19h00 v. o. roumaine avec sous-titres français

NIGHTWAVE MADNESS samedi: **BEHIND THE MASK** à 23h30
et **PUSHER** à 23h45

ARBRES (v. française) sam. et dim. à 14h00 • **TREE TALK** (v. anglaise) à 13h00
SAINT-JACQUES LA MECQUE sam. dim.: 15h00 et 17h00 lun. mar. jeu.: 17h00
ELECTION (sous-titres anglais) sam. dim.: 13h15, 15h15, 17h15, 19h15, 21h15
lun. mar. jeu.: 17h15, 19h15, 21h15

VISITEZ NOTRE SITE WEB: HORAIRES, TEXTES, PHOTOS, POLITIQUES DE PRIX

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT
LA CINE-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$

CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900

LE FILM À VOIR CETTE ANNÉE!

GAGNANT DE L'OSCAR
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE
LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!
David Thomson, CHAUVIN

RIEN N'EST PRIVÉ. RIEN N'EST SACRÉ.
LA VIE DES AUTRES
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARK

CAPTIVANT D'UN BOUT À L'AUTRE,
PRENANT, SURPRENANT
ET TRÈS ÉMOUVANT!
Marie-Christine Troncy, KIROU CANADA (Distribution)

17e SEMAINE! métropole

version originale avec sous-titres français
CINÉMA QUARTIER LATIN LE FORUM 22

LE FILM PRÉFÉRÉ DES CRITIQUES CETTE ANNÉE!

★★★★★
«Un film superbe, un coup de maître.»
-Marc-André Lussier, La Presse

★★★★★ ★★★★★
-Pierre Ranger, ICI -Kevin Laforest, Voir

Julie Christie Gordon Pinsent Olympia Dukakis
Un film de Sarah Polley

Loin d'elle
métropole

À L'AFFICHE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉMA QUARTIER LATIN LE CLAP
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMAS AMC LE FORUM 22 CINÉMAS FORTUNE CAVENDISH (Mtl) COMPLEX DIVERTISSEMENT COLOSSUS LAVAL

DU RÉALISATEUR DE
BASIC INSTINCT STARSHIP TROOPERS SOLDIER OF ORANGE

★★★★★
-Journal de Montréal

UN FILM CAPTIVANT AU SOUFFLE
ÉPIQUE ET ROMANESQUE.
-Martin Bilodeau, Médiafilm

UN FILM DE PAUL VERHOEVEN
LE CARNET NOIR
(BLACK BOOK)

À L'AFFICHE
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS EX-CENTRIS
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS CINÉMA QUARTIER LATIN LE FORUM 22

VOYEZ LA BANDE-ANNONCE SUR WWW.BLACKBOOKFILM.COM

ARCHAMBAULT
PALMARÈS
DVD

Résultats des ventes:
Du 22 au 28 mai 2007

FILM/
TÉLÉSÉRIE

- PASSE-PARTOUT Coffret 2
- THE O.C. Complete Season 4
- PAN'S LABYRINTH
- APOCALYPTO
- JAMES BOND: FROM RUSSIA WITH LOVE
- LETTERS FROM IWO JIMA
- JAMES BOND: YOU ONLY LIVE TWICE
- JAMES BOND: MOONRAKER
- JAMES BOND: THE MAN WITH THE GOLDEN GUN
- JAMES BOND: THE WORLD IS NOT ENOUGH

VARIÉTÉS

- LES RESPECTABLES Live au Centre Bell
- THE SECRET
- MARCEL LÉBOEUF Le chemin de compostelle
- PATRICK NORMAN Tu peux frapper à ma porte
- À FORCE DE RÊVES
- NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
- JOHNNY HALLYDAY Flashback Tour: Live
- LOGO LOCASS Symphonie Locass
- NICOLE BORDELEAU Le yoga pour tous
- SUSIE BANO ARIOLI Live at the Montreal Jazz Festival